


**IBAZOOKA**

**FOUT**

**LA  
MERDE**



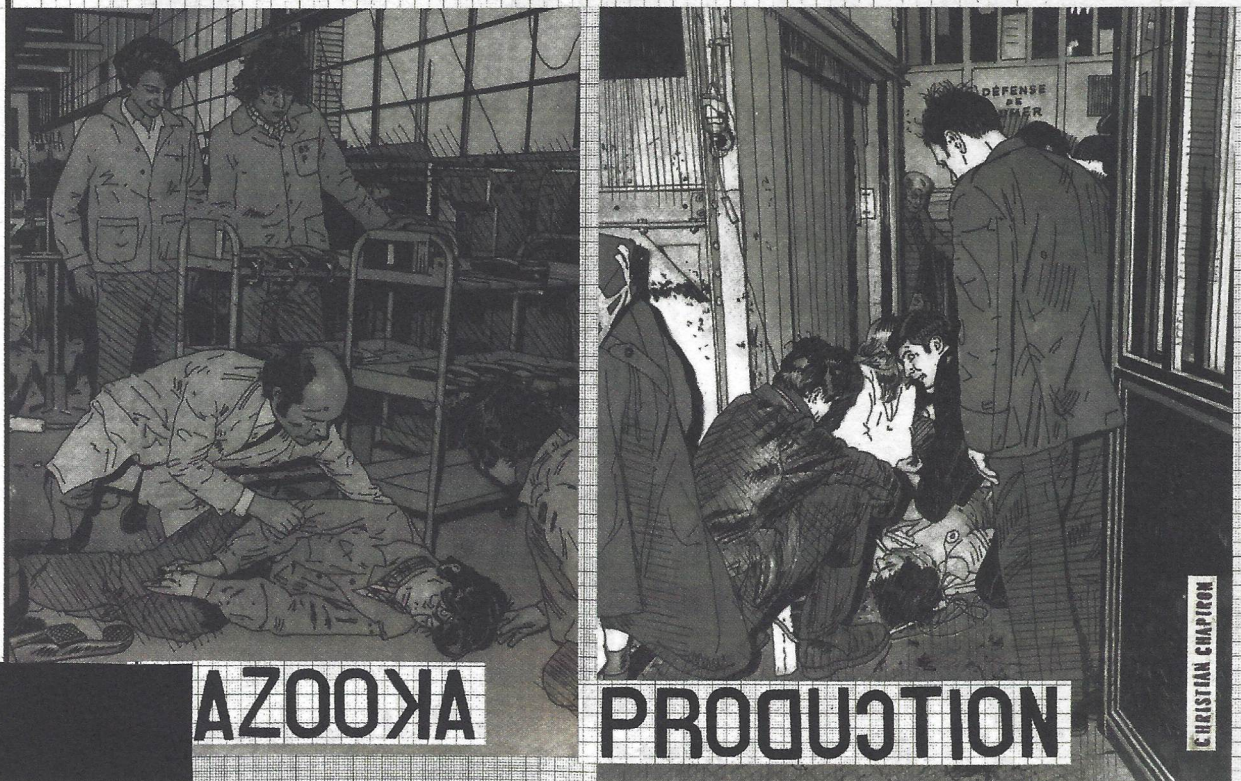


**Les tyrans politiques se sont toujours servis du graphisme, mais la dictature purement graphique, elle, a bien existé. C'était entre 1976 et 1977, lorsque les sales gosses de Bazooka ont pris d'assaut les pages de *Libération* à la seule force de leurs crayons. Les survivants racontent cette étonnante prise de la Bastille.**



LA SOCIÉTÉ DETRUIT MON ŒUVRE JE DETROUAI LA SOCIÉTÉ LA SOCIÉTÉ DETRUIT MON ŒUVRE JE DETROUAI LA SOCIÉTÉ LA SOCIÉTÉ DETRUIT MON ŒUVRE JE DETROUAI LA SOCIÉTÉ LA SOCIÉTÉ DETRUIT MON ŒUVRE JE DETROUAI LA SOCIÉTÉ

# POUR UNE DICTATURE GRAPHIQUE



AZOOKA

PRODUCTION

Ces temps-ci, évoquer le concept de dictature graphique dans les dîners en ville peut s'avérer dangereux – au sens légal. Dans le meilleur des cas, votre interlocuteur baragouinera deux banalités sur le travail de So\_Me pour Ed Banger, dans le pire il plombera l'ambiance en citant l'icône révolutionnaire Che Guevara qu'il arbore fièrement sur un tee-shirt fabriqué en Chine. L'art graphique a-t-il cessé de contester pour devenir un produit de grandes surfaces? Aux antipodes, la question que pose Serge July le 12 août 1977 dans son propre quotidien – encore très gauchiste à l'époque – en titrant "Bazooka fout la merde". Aussitôt prononcée, la formule résonne comme un mantra devenu mythologique pour tout amateur de punk, de graphisme ou de révolution : "L'agression est aujourd'hui une manière d'exister, d'entretenir un rapport avec un monde désespérant." Cette agression, c'est celle de Bazooka, groupuscule artistique qui sévit alors depuis plusieurs mois chez *Libération* et qui vient de franchir allégrement les limites du savoir-vivre journalistique.

Tout débute en août 1977. La manifestation antinucléaire de Creys-Malville tourne mal : suite à des bousculades et des gaz lacrymogènes, l'un des militants meurt d'un malaise. Le 4 août, le journal et les lecteurs honorent sa mémoire, s'indignent de la violence policière, etc. Sauf que la photo du défunt, plantée au milieu de la rubrique du courrier des lecteurs, a été cruellement retouchée, et sa légende trempée dans l'acide : "Con mort. On va pas pleurer pour lui, je vous le dis. Fait être con pour mourir. Moi, j'étais dans mon lit. Pour le nucléaire, avec les réactives." Bénédicte Mei, qui gère le courrier des lecteurs, ne les a pas vus faire – et ne les en aurait pas empêchés, vu qu'ils ont la bénédiction de Serge July.

Bazooka, c'est le choc des photos plombées par le poids de quelques mots, vidées parfois de leur sens ou, au contraire, gavées de sémantique, et toujours pleines de provocation. Leurs auteurs ont à peine 20 ans. Ils s'appellent Christian Chapiro (alias Kiki Picasso), Jean-Louis Dupré (Loulou Picasso), Lulu Larsen, Olivia Clavel (Electric Clito) et Bernard Vidal (Nanar). Il y a aussi Philippe Bailly (Ti5 Dur) et Jean Rouzard, même si son rôle n'a jamais été d'une clarté limpide... Bazooka est né en 1973. C'était il y a quarante ans et personne ne s'en est remis, y compris ceux qui n'étaient pas nés.

## Kiki, le roi de tous les kikis

Kiki Picasso non plus ne s'est pas totalement détaché de ces voyous du graphisme. Tous ceux qui ont connu Bazooka sont d'accord : la tête pensante, c'est lui, depuis le début. Le "communicant de la bande", comme le dit Bruno Bayon, éminente plume rock de *Libération*. En vacances dans le Sud de la France, il m'accorde une longue interview téléphonique. D'où viens-tu, Kiki? "Ma mère avait fait les Arts Déco de Nice, puis est devenue mannequin. Elle a rencontré mon père, photographe. Ils étaient amis avec les artistes de l'école de Nice. Pour moi, l'art est venu très tardivement. J'étais un cancre à l'école, très indiscipliné. Mes parents étaient désespérés." Lors d'un entretien avec la conseillère scolaire, elle leur assène : "Votre fils est bon pour la menuiserie et pour le dessin." Banco! Gavé d'art moderne et de romans de science-fiction, le petit Christian arrête l'école en Troisième et se retrouve dans une prépa aux Beaux-Arts, qu'il intègre à Paris. Jean-Louis Dupré, lui, dessine depuis son plus jeune âge. Il sera d'ailleurs toujours considéré comme l'esthète de la bande. En 1973,



Libération

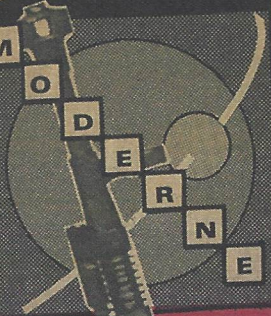
UN REGARD

NO 0 M

JANVIER 1978

paraît le 5 du mois suivant

8F



Sur LE MONDE

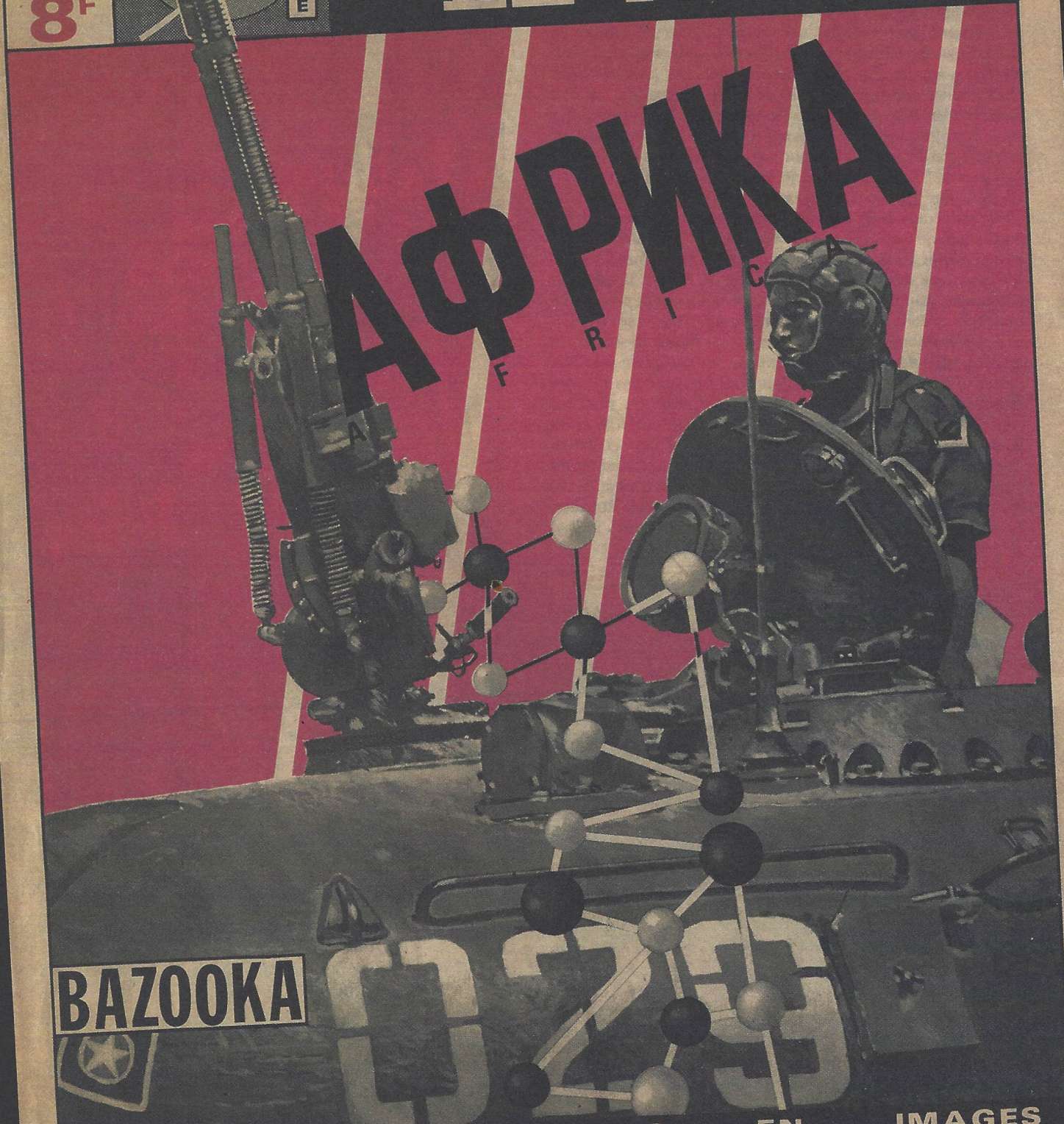
ΑΦΡΩΚΑ

BAZOOKA



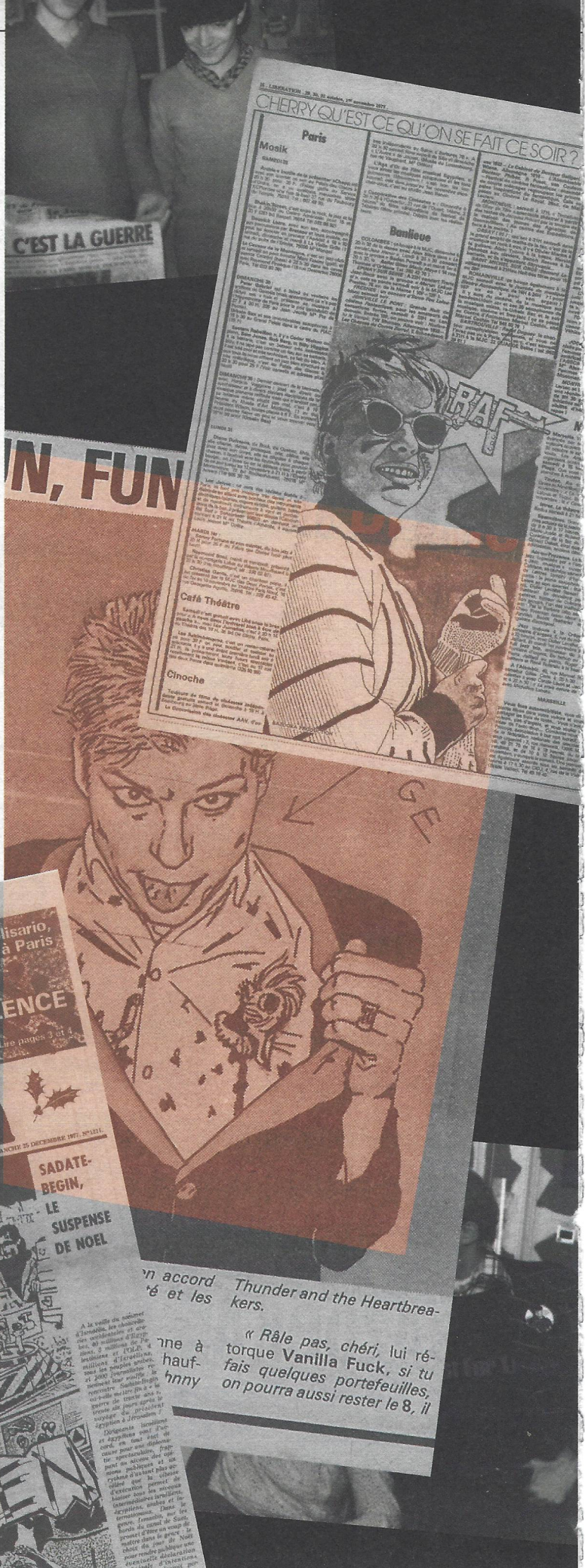
0233

L'ACTUALITE DU MOIS EN IMAGES





tous deux se rencontrent aux Beaux-Arts, sympathisent avec Olivia Clavel, Bernard Vidal, Lulu Larsen, et d'autres encore. Ainsi naît Bazooka : "On voulait sortir de la BD, être offensifs." Un éditeur est intéressé par leurs productions, il fait faillite juste avant les vacances. Pendant l'été, le groupe se resserre autour d'Olivia, Kiki, Loulou, Lulu et Nanar. À la rentrée, ils sortent un premier numéro de *Bazooka Productions*, 500 exemplaires collés à la main. Leurs collages trash de photos et leur ton insolent séduisent. Assez rapidement, ils lâchent les Beaux-Arts afin de s'incruster dans les magazines dont ils ont toujours rêvé. On les remarque, et c'est ce qu'ils recherchent. Jean Rouzaud, qui me reçoit dans son bureau de Radio Nova, le confirme : "Olivia, c'était la charmeuse qui cherchait des appuis. Elle est venue me chercher lorsque j'étais chez Actuel, qui était en train de rendre l'âme. Ça tombait bien, je n'en pouvais plus de l'ambiance Robert Crumb, il y avait des bites partout - les hippies étaient traumatisés, donc obsédés, par le sexe. Ils avaient fait deux fanzines que je trouvais pas mal, mais je leur ai dit qu'on allait faire autrement." Un peu plus âgé qu'eux, Rouzaud est pourtant déjà installé dans les médias de la capitale. Mélangeant les styles, imitant Tintin comme Gotlib, il dessine aussi pour *L'Écho des savanes* et *Libération*. C'est un mondain, proche d'Alain Pacadis (l'héroïne, ça crée des liens) et de la bande du Palace. Il suit avec passion les tout débuts du punk, entre deux virées sous trip à Goa. Très cultivé, il est un tantinet directif. D'après ses dires, il vire des membres trop influencés par la bande dessinée : "Il fallait parler de tout avec des images, et parler de soi. Plus besoin d'intrigues, de héros. Pourquoi inventer des personnages alors qu'on a nos propres vies?" Avec ou sans les conseils de Rouzaud, les post-ados hippies que sont Kiki et les autres Bazooka laissent tomber Pink Floyd, Zappa et pattes d'eph pour plonger avec délectation dans les eaux troubles du punk. Leurs images deviennent de plus en plus froides, leurs textes d'une franchise blême. À la fin d'*Actuel*, Rouzaud convainc Bizot de leur laisser libre accès aux locaux



en accord  
ré et les  
Thunder and the Heartbrea-  
kers.  
« Râle pas, chéri, lui ré-  
torque Vanilla Fuck, si tu  
fais quelques portefeuilles,  
on pourra aussi rester le 8, il  
huffy



abandonnés. Bazooka s'initie à la photogravure et sort un autre fanzine en 1976, *Activité Sexuelle Normale*, influencé par des parutions belges comme *Tante Leny*. Kiki décalque tout ce qui lui tombe sous la main, Loulou dessine déjà ses petites filles dans une ambiance naïvement pédophile, Olivia multiplie les objets télévisuels, Lulu excelle dans ses inspirations comics alternatifs. Sous le pseudonyme José Perfection ("j'en avais marre de l'influence anglo-saxonne"), Rouzaud montre la rue, les magasins de l'époque, les Blacks sur les grands boulevards. S'ensuit *Bulletin Périodique*, revue éphémère (sept numéros) et interdite au moins de 18 ans. Mais des tensions existent déjà. Dans le coin d'un de ses dessins, Kiki le leader ne cache pas son aversion pour Rouzaud : "Malheureusement, je ne suis pas seul. Si José Perfection n'était pas là, ma vie serait plus calme. Vraiment, il m'emmerde. Trop sûr de lui..." Il n'a pas tort. Il n'empêche que les interventions de Rouzaud ont servi le collectif, dont il souligne le talent : "On a été très loin avec Bazooka, affirme ce dernier. Olivia est très littéraire, Loulou est un maquettiste sublime doté d'un goût raffiné, Chap' a un grand talent graphique, Nanar apprivoise le rétro, Lulu est très doué dans l'underground." Leur plus grande qualité? S'exprimer ensemble avec plusieurs voix aux antipodes. Le procédé lui-même est radical.

### Libération assiégé

Introduits par Rouzaud et Lulu, qui dessine aussi depuis quelques mois pour *Libé*, Bazooka débarquent en 1977 à la demande de Serge July. D'après Bénédicte Mei, à l'époque claviste, celui-ci s'amuse à leur laisser carte blanche : "Depuis sa naissance, *Libé* était un journal visuel, son sens de l'image fait sa force. Bazooka s'y intégrait parfaitement." Récit de Kiki : "Dès le début, on a proposé des alternatives : réduire ou déplacer les textes, jouer avec les espaces. On a eu des premiers accrochages avec les maquettistes, car on bousculait leur travail... Même si certains trouvaient ça joli. Ils finissaient par s'en foutre. On a commencé par des interventions purement graphiques, puis on a pris position sur des événements. C'était l'arrivée du punk, on était à fond dedans, alors que *Libé* regorgeait d'anciens soixante-huitards. On a vite été pris pour des petits fascistes." Méprise que Bazooka entretient avec enthousiasme. Tous les matins, c'est la bataille rangée en comité de rédaction entre les "pour" et les "contre". Les journalistes, surtout politiques, sont fous de rage. Ils ne supportent pas le cynisme exhibé par Bazooka face à des actualités tragiques. "Tout fonctionnait à l'émotion chez *Libé*, où il se passait pourtant des choses folles, commente Bénédicte Mei. À la rédaction, on était très investi dans les drames de l'actualité, on avait une vision presque simpliste du bien et du mal. Les Bazooka nous trouvaient trop innocents. Et ce à quoi on accordait trop d'importance, comme le mort de Malville, ils le démontaient." Leurs outils : une esthétique noire comme du charbon, du porno à outrance, et une désinvolture plutôt insultante. L'archiviste historique de *Libération*, Alain Brillon, se souvient d'"un dessin d'une petite fille face à une bite, sous-titré 'Apprenez l'amour à vos enfants', repris d'un magazine porno pédophile hollandais. On en trouvait dans les kiosques à l'époque, en couleur!" Le con mort, lui, a évidemment sonné le début des hostilités. "Libé étant très gaucho, ça n'a pas plu du tout, raconte Brillon. Il y a même eu une page de dessins anti-Bazooka, une croix gammée dont la moitié était une bite très malade, atteinte d'une maladie vénérienne : 'J'emmerde Bazooka.'"

Pour ne rien arranger, les dictateurs graphiques, Kiki en tête, sont d'une froideur réfrigérante. Il est cependant logique de ne pas vouloir faire copain-copain avec des gens dont on détourne sans cesse les articles. Le rejet est très fort : un journaliste plante une paire de ciseaux dans un autoportrait de Kiki Picasso affiché au mur – dans son œil, pour être précis; Sam Cambio, proche de Pierre Goldman et anti-Bazooka notoire, s'attaque un jour au "petit roux" (Loulou) et le met KO. Il faut dire que le retour à l'antisémitisme prôné par leur Fondation réactiviste, faux groupe politique de Bazooka, reste en travers de la gorge. Parlons-en, de Pierre Goldman. Quand elles évoquent Bazooka, presque toutes les personnes interrogées le citent. Peut-être parce qu'à l'instar du groupe graphique, il n'est que peu aimé au journal. Hautain, macho, ce personnage charismatique trempe avec des voyous bas de classe et réagit au quart de tour lorsqu'on touche à ses idéaux. Pacadis doit à sa croix de fer (une pure coquetterie punk, cependant) une correction musclée.

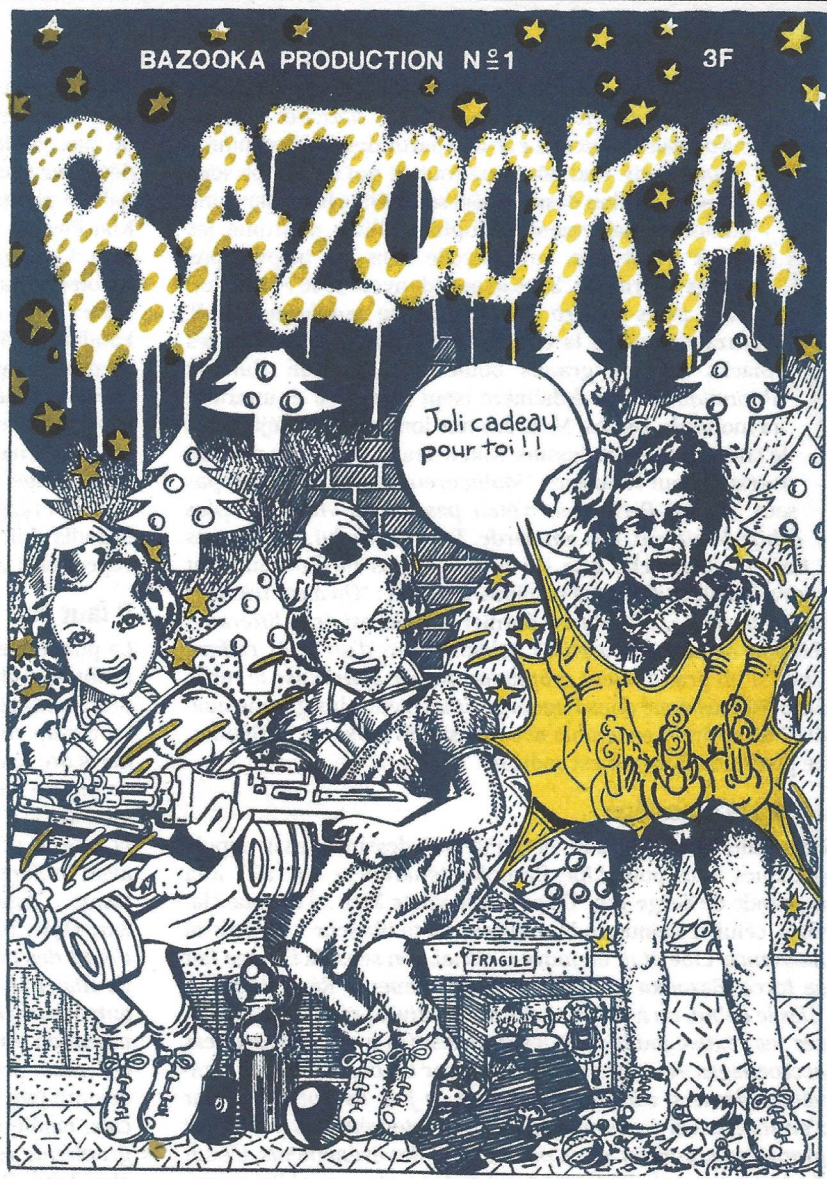
### Il faut être moderne.

La puissance de Bazooka, elle, n'est pas physique. Elle relève avant tout de l'esthétique, chic et dure à la fois. Les Trente Glorieuses agonisent et les Picasso crachent sur leurs tombes. Le cut-up triture les événements sans vergogne, les slogans hardcore fusent. Affreux, sales et méchants! "Kiki avait raison de mettre des chars d'assaut, des militaires, des estropiés, des monstres : il voulait choquer, analyse Rouzaud. Moi, j'étais sur la poésie et la destruction systématique des principes. On avait lu Kerouac, on avait vu Pollock, on aimait le constructivisme..." Également dessinateur, Brillon reconnaît l'intérêt de leur style, mais "personne n'avait envie de parler avec eux, c'était des parasites. On ne savait pas qui était qui, d'ailleurs. Ils allaient à la photogravure pour retirer un truc et mettre un autre truc à la place, s'incrustaient entre deux colonnes, dessinaient en travers avec leur propre texte... C'était du sabotage". Ou plus précisément de la "dictature graphique", terme inventé par Kiki. "Il fallait trouver une nouvelle pensée radicale, explique-t-il. Dans une logique de slogan, la dictature graphique est intervenue face à une opposition très violente chez *Libé*. Il n'y avait plus d'autre solution que de coller des images de force. Il fallait tout le temps argumenter, rendre des comptes... On n'avait pas le temps de convaincre, ni la patience. La dictature graphique était la réponse à l'urgence. Après, nous sommes passés en résistance graphique. Individuellement ou collectivement, il s'agissait de sortir du bac où était collée une étiquette souvent fautive, et d'améliorer les choses." Bazooka a cependant quelques alliés, comme Alain Pacadis qui, du haut de sa défonce gracieuse, les regarde avec bienveillance. Fraîchement arrivé au journal, Bruno Bayon n'a rien contre eux non plus. On le rencontre quelques jours après Jean Rouzaud, à la rédaction de *Libération*, dont la fameuse structure en colimaçon nous apparaît assez fascinante. Dans la cage d'escalier aux odeurs de tabac froid, on remarque une affiche de Jean-Paul Sartre fumant, et où il est inscrit : "Fumer donne la nausée." Encore aujourd'hui, le pape de l'existentialisme rôde. À la fin des années 70, Sartre passe encore au loin. Il se préoccupe plus de la condition féminine au sein du journal que des singeries des Bazooka. Entre deux cartons d'archives, Bayon raconte : "Je jouais aussi les provocateurs dans le journal, sur un autre mode, une variante du nouveau journalisme, avec l'ambition de rentrer dans les sujets de l'information autrement que par l'objectivité. Comme eux, ma stratégie était oblique : sous le pseudonyme VXZ 375, chacun de mes articles devait susciter un scandale (culinaire,



sexuel, politique) où le faux devenait vrai." Ici, le terrorisme est stylistique. Bayon n'appartient pas à la faune parisienne où évolue Bazooka, il vit en Bretagne, où il est animateur de maisons de vacances. Or, il s'entend avec eux, surtout avec Lulu Larsen, "le plus douloureux" de la bande. Une enfance difficile, passée dans un établissement militaire, une sensibilité à fleur de peau - une peau cramée par un fer à repasser, un corps renversé par un bus, volontairement à chaque fois. Lulu est sur le fil du rasoir. Avec Bayon, ils déambulent dans le métro, divaguent ensemble. Lulu dessine la jaquette d'un livre de Bayon, *Retour d'enfer*. Bayon approuve l'expérience menée par July : "Bazooka, c'était un virus de contestation injecté dans ce qui tendait à s'instituer. Une manière de dire 'attention, il ne faut pas ronronner'. C'est comme si on arrachait aujourd'hui des photos de Sarkozy et de Hollande en les remplaçant par des images de cochons ou de médecine légale. Mais la dictature graphique était encadrée... c'étaient des Gardes Rouges."

Au bout de quelques mois, July se lasse de défendre les Bazooka face aux journalistes. La provocation institutionnalisée ne peut durer trop longtemps, elle finirait par tourner en rond, et le malaise en rédaction s'accroît. La sacro-sainte liberté de la presse est chère à ses yeux, et de toute façon on ne vire personne chez *Libé*. Il leur propose donc d'avoir leur propre journal, le mensuel *Un regard moderne*. Au lieu de passer 15 minutes sur une image, Bazooka y travaille une journée, réinterprétant l'actualité. "Citoyens de la République graphique, qui oserait nous mettre en danger?", exultent les gamins sur la couverture du numéro 3. Sauf qu'ils perdent le contrôle sur le quotidien. "En payant ce mensuel, explique Rouzaud, July a prouvé que Bazooka leur coûtait de l'argent, et les a virés. J'étais contre, je leur avais dit de ne pas sortir du journal. Ils m'ont dit que j'étais jaloux, et m'ont exclu du groupe au numéro 3." Rouzaud, dernière victime de la dictature graphique (même si l'article Wikipédia indique qu'il a été congédié deux ans plus tôt. No comment de la part de Kiki Picasso)! *Un regard moderne* fait un bide et ne dépasse pas le numéro 5. À la fin de l'été 1978, exit Bazooka de *Libération*. Même après, ils font encore parler d'eux : Jean Rouzaud me raconte le faux suicide de Kiki Chapiro, devant le siège du journal, rue Béranger. Il se tire une balle avec un pistolet d'alarme, tombe plein de faux sang. Bizot déboule en voiture, le ramasse et part. Une plaisanterie punk, somme toute. De cela, Kiki ne m'en a pas pipé mot... Vrai ou faux? Cette histoire collective centrée autour de ces personnalités fortes a souvent des allures de légende urbaine. Le commando graphique aurait rapidement été vicié par des



affaires de drogue et d'argent, les billets leur brûlant les doigts. Surtout, il se retrouve sans support régulier. Bazooka Productions n'a donc plus lieu d'exister, même si ses membres continuent par la suite à travailler ensemble, en effectif réduit. Nous sommes en août 1978. Bazooka a duré quatre ans.

### Bazooka KO

Chacun mène alors son bout de chemin, même si la bande s'allie à nouveau pour créer des pochettes de disques (James Chance, Elli Medeiros, Elvis Costello), des dessins animés à l'ancienne, des émissions de Noël à la télé, le générique de la première musicale d'Antoine de Caunes (*Chorus*), etc. Bayon les retrouve dans le projet "La Perversita" (1979), mené par Hector Zazou (qui officiait aussi dans un autre groupe de l'époque, Barricade). Entre autres invités, y participent Kiki Picasso, Jean-Luc Hennig et Bayon : "J'avais écrit des textes ignobles - l'ambition était de faire un album très sexué." Bazooka s'invite sur les unes de *L'Express*, du *Nouvel Observateur*, du *Point*, de *Télérama*, et même en presse féminine. "C'était presque un jeu, affirme Kiki. Les gens savaient que lorsqu'ils nous laissaient rentrer, c'était pour nous laisser faire ce que l'on voulait." Forcément, cela ne peut pas durer.



Par la suite, Kiki s'occupe des habillages des dessins animés d'Antenne 2, de La 5, de TF1. 1991 : guerre du Golfe, les budgets sont réduits. On lui confie la production des programmes de l'après-midi d'Antenne 2, car cela fait des années que Chapiro achète toutes les machines audiovisuelles qu'il trouve... La décennie suivante, il fait une pause. Depuis les années 2000, il écrit un livre, *"Tun des plus complets sur le sujet"*, sur l'usage du LSD (*Psychoactif, un livre hallucinant*), réalise le long métrage *Traitement de substitution n°4* (*"la retranscription d'un trip hallucinogène, de la prise à la descente"*), intervient dans moult lieux culturels, notamment dans le Cirque électrique à Paris. Il passe des heures sur Internet, à patauger dans le foisonnement d'images sur des sites bizarres, d'information ou pornographiques, crée des tableaux. Quant à la presse, il est formel : *"Les journaux ne peuvent plus se la péter à être grands et à peser deux kilos. Après avoir été bibliophile pendant des années, mes bouquins m'encombrent. Mon nouveau projet, c'est un petit format à mettre dans la poche..."* En l'occurrence, un journal gratuit nommé *Contenu illimité*, en partenariat avec le label Savoir-Faire. Sa fille Mai Lan est chanteuse; son fils Kim est à la tête du collectif Kourtrajmé, soutenu par l'une des idoles de Bazooka, feu Chris Marker. Les autres, eux, se débrouillent plus ou moins bien, dessinant à droite et à gauche - Loulou a été exposé de longues années par Agnès B. *"Bazooka, c'est fini, affirme Kiki. C'est comme des gens qui ont des enfants ensemble et qui se sont séparés. On se revoit avec plaisir lors des réunions de famille."*

### Allons enfants de la dictature ?

Et la dictature graphique dans tout ça ? Elle n'existe plus, même si, d'après Kiki Picasso, *"il faut travailler une réalité médiatique commune à tous, offrir un autre angle de vue"*. Envahir des supports médiatiques n'est plus possible : tout est trop compartimenté, les contraintes financières sont trop lourdes. Kiki s'étonne qu'il n'y ait pas eu d'autres collectifs artistiques engagés, même s'il voit dans le street art une certaine affiliation. En 2013, quel gamin de 20 ans irait se passionner pour l'actualité, ce qui se passe dans le monde, le vrai, au point de la malmener sans vergogne ? L'âge des Bazooka au moment des faits semble normal pour Rouzaud et Kiki Picasso. Pour ma part, je suis surprise de tant de maturité chez des artistes à peine sortis de l'enfance. Bayon confirme : *"Il y avait chez eux un côté très rimbaldien, le côté méprisant des sales gosses."* Voire petites frappes, à entendre Rouzaud : *"Ils parlaient de dictature graphique. Tu parles, ils voyaient une goutte de sang et tombaient dans les pommes. Lorsqu'ils ont quitté l'appartement que je leur louais, ils ont pris des livres, ils m'ont aussi volé de la dope. Plus tard, ils sont allés jusqu'à dire que je n'avais pas fait partie de Bazooka. Alors que je les ai recouverts de mes dessins."* Quelques jours après notre entrevue, je reçois un mail de Rouzaud, qui assume avoir parlé *"sans calcul, comme tant d'autres"* : *"Ça a dû être indigeste, mais la réalité est souvent inélégante et lourde."* Celle de Bazooka brille aujourd'hui encore plus qu'hier, citée par les pires hipsters du 10<sup>e</sup> arrondissement parisien. Leur style puriste, tantôt choquant, tantôt amusant, tantôt les deux, a été souvent copié, mais rarement égalé.

En 2003, *Un regard moderne* reprend vie sur Internet grâce à un blog tenu par Loulou et Kiki Picasso. Ils réinterprètent les événements du jour en copiant-collant des dépêches AFP, qui n'apprécie guère ce pillage. Une fois encore, cela ne dure pas : trop vite, trop d'images, trop d'artistes invités, trop de temps passé - pour zéro centime gagné. Depuis, il y a eu *Engin*

*explosif improvisé*, un ouvrage cosigné en 2009 par Loulou et Kiki, ainsi qu'*Europunk*, une expo à la Villa Medici, aujourd'hui reprise par la Cité de la musique de Paris. Bazooka, muséifié ? Pour quelques mois seulement. La dictature graphique est condamnée à être brève, intense, et sa résurrection n'aura pas eu lieu en 2013. Comme le glisse Bénédicte Mei : *"Bazooka est passé aussi vite qu'une comète, et c'est ça qui est beau."* Mais l'histoire valait d'être racontée, pour motiver les troupes.

TEXTE : Sophie Rosemont

PHOTOS : DR



## SARDON, UN DIGNE HÉRITIER

### Fils spirituel de la bande à Kiki et de Pierre La Police, cet autre ex-collaborateur de *Libération* fout la merde à sa façon avec des tampons faussement inoffensifs qui sortent du moule.

De prime abord, Vincent Sardon ne paye pas de mine. La quarantaine dégarnie, une gueule de six pieds de long qui colle bien à l'idée qu'on se fait de ce tampographe pour qui *"l'anarchie, c'est du sérieux"*. Sa dictature graphique ne tient pourtant pas à grand-chose : des centaines de tampons confectionnés à la main dans son atelier, où Sardon conçoit tous les jours ses mythiques séries de "bons points", des permis pour chasser les animaux domestiques, des gaufrettes avec inscrit dessus *"À QUOI BON VIVRE ?"*. Un grand n'importe quoi qui, surtout, fait un bras d'honneur au concept d'artiste subventionné. *"Je suis influencé par des œuvres datées, nous confie-t-il, par le Collège de Pataphysique qui a connu ses heures de gloire dans les années 50, par les vieux numéros de Hara-Kiri, par les maquettes des éditions Pauvert."* Farouchement opposé au consumérisme ambiant, Sardon ne fabrique pas sur commande et imprime sa dictature dada à l'encre indé-débile. Un digne héritier du style Bazooka, qui se tamponne de tout.

Bester

Plus d'infos sur son site : <http://le-tampographe-sardon.blogspot.fr>